

Canadiens errants et autres patriotes

Albert Lozeau, *Intimité et autres poèmes*, choix et présentation de Pierre Nepveu, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « O'clock », 1997, 96 p.

Claude Beausoleil, *Les romantiques québécois*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 1997, 312 p.

Mathias Carvalho, *Louis Riel, Poèmes américains*, traduction, avant-propos et postface de Jean Morisset, Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997, 184 p.

Hugues Corriveau

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1998). Review of [Canadiens errants et autres patriotes / Albert Lozeau, *Intimité et autres poèmes*, choix et présentation de Pierre Nepveu, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « O'clock », 1997, 96 p. / Claude Beausoleil, *Les romantiques québécois*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 1997, 312 p. / Mathias Carvalho, *Louis Riel, Poèmes américains*, traduction, avant-propos et postface de Jean Morisset, Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997, 184 p.] *Lettres québécoises*, (92), 47–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Albert Lozeau, *Intimité et autres poèmes*, choix et présentation de Pierre Nepveu, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'Clock », 1997, 96 p., 12,95 \$.

Claude Beausoleil, *Les romantiques québécois*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'Clock », 1997, 312 p., 16,95 \$.

Mathias Carvalho, *Louis Riel, Poèmes américains*, traduction, avant-propos et postface de Jean Morisset, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997, 184 p., 24,95 \$.

Canadiens errants et autres patriotes

Quand nous revenons du fond de la mémoire des textes fondateurs, et d'autres d'une navrante inutilité.

ANTHOLOGIE
Hugues Corriveau

ALBERT LOZEAU NOUS EST ENFIN RENDU dans un très beau livre présenté par Pierre Nepveu dans la collection « Five O'Clock » aux Herbes rouges. Nepveu, dans une prose toujours aussi élégante et précise, nous prévient que la poésie de Lozeau a ses limites, qu'elle a même eu ses ratés. Mais il distingue tout de même l'apport important de ce personnage effacé, infirme et reclus dans sa chambre sur son lit ou dans un fauteuil roulant, qui a imaginé le monde plus qu'il ne l'a investi, donnant ainsi une note d'intimité profonde et de rêve à ses textes :

Qu'est-ce donc qui nous touche et nous parle toujours chez Lozeau ? Peut-être avant tout le fait que le poétique ou, si l'on veut, le désir de faire de la poésie n'apparaît pas comme une sorte de norme préalable à laquelle il s'agirait à tout prix de se conformer. Il y a chez lui, comme c'est le cas chez tous les bons poètes, un en deçà de la poésie qui se manifeste par exemple dans certaines attaques parfaitement banales, qui

relèvent de l'aveu le plus nu, du constat direct, comme si la réalité d'un fait, d'une situation, devait être d'emblée établie pour que le poème prenne son élan et trouve sa cadence. (p. 12)

Et Nepveu de signaler le beau premier vers de « Fraîcheur », dans *Le miroir des jours* : « Il fait du vent. Je lis. Le vent tourne la page. » (p. 55) La modernité et l'audace d'une telle attaque nous convainquent, s'il le faut encore, de la grandeur de ce poète. Ou cet étonnant doublet du verbe « être » dans ce début de « Mars », qui rend la chose à sa plus irrévocable évidence : « Le jour est doux, l'air bleu. C'est encore l'hiver. » (p. 31) Preuve qu'il ne s'agit pas d'une audace passagère, mais bien d'une nette volonté de parfaire sa parole, « rien

d'autre, comme le dit encore Nepveu, que le poème d'une conscience qui ne sait de la vie ni pourquoi ni comment, qui n'a ni devoirs ni mission et qui à la fin [...] s'agrippe encore à la beauté » (p. 16) :

Et te voilà partie ! Or, me voici qui songe,

À des bonheurs dont le mirage se prolonge

Sans fin, comme la mer à mesure qu'on va !

Te voilà loin ! Je ris du rêve qu'on rêva !

(« Absence », p. 24)

Poésie d'une intimité superbe, car « [l]e poète regarde un moment en lui-même » (« Regard intérieur » [p. 74]) ; suivons-le, allons voir ce monde, allons lire avec lui entre les lignes des livres.

L'exaltation

Tout autre est la présentation de Claude Beausoleil à son anthologie *Les romantiques québécois*. Quoique visiblement bien documentée, elle ne réussit pas à nous donner réellement la définition du *romantisme québécois* duquel devraient pourtant répondre les poèmes. Sans doute Beausoleil, trop au fait de son sujet, n'a-t-il pas senti le besoin de cerner au plus près la définition sous-jacente qui le guide dans ses choix alors qu'il dit bel et bien que ces poètes ont eu « une façon personnelle de dire le monde » (p. 34). Soit, mais la démonstration n'en est pas faite. Par contre, Beausoleil s'attarde avec beaucoup d'à-propos à cerner l'*image* de l'écrivain romantique, à cerner le *contenu personnel* de cette poésie (faute de le faire réellement pour la *manière*), ce qui me semble infiniment plus évident :

La nature et ses excès, l'hiver omniprésent comme un obsédant « caprice blanc », l'histoire et ses combats, la mémoire

ALBERT LOZEAU
INTIMITÉ
ET AUTRES POÈMES
CHOIX ET PRÉSENTATION
DE PIERRE NEPVEU



LES HERBES ROUGES

CLAUDE BEAUSOLEIL
LES ROMANTIQUES
QUÉBÉCOIS
ANTHOLOGIE



LES HERBES ROUGES



Claude Beausoleil

meurtrie, le désir de vivre l'expérience américaine en français, en conservant les valeurs nationales en train de se constituer, sont les principales conditions du déploiement prolongé [...] des pratiques de la poésie romantique au Québec. (p. 34-35)

Donc, des voix qui seraient propres au Canada français (pourquoi, d'ailleurs, avoir renoncé à cette appellation historiquement plus fidèle au temps couvert par cette anthologie ?). Beausoleil associe tout de même les romantiques d'ici à leurs pairs :

La figure du poète romantique, en France comme ici, est parfois celle, tragique, du héros dont les élans du cœur ont exténué les forces. Trahi, soupirant, il meurt dans ses sanglots, au bord d'un gouffre de chagrin résonnant des dernières rumeurs d'un « moi » exacerbé. Sous un autre éclairage, on le voit, mage et devin, en avant de son peuple, diriger le destin de ceux au nom de qui il parle. (p. 15)

Beausoleil en retient cinquante et un : sept femmes, quarante-quatre hommes. On parcourt cette anthologie avec le plaisir du respect, parfois consterné par les mièvreries (évidemment ! on ne me fera pas croire que tout cela est bon... allons, allons, un peu de retenue), mais toujours intéressé par ce mouvement essentiel d'écriture qui a emporté l'élan du pays, celui du désir de vivre et de survivre. Ce mouvement est sans doute celui des premières illusions et de l'obstination contre le destin, celui de l'exaltation aussi, et ce n'est pas peu quand on connaît notre histoire. De 1832 à 1934, une traversée de l'imaginaire, une leçon de matière. Et puis, qui a vraiment lu Alice Lemieux, Rosaire Dion-Lévesque, Ulric-Louis Gingras, Alonzo Cinq-Mars, Lucien Rainier, Lionel Léveillé, Louis-Joseph Doucet, Arthur Gindon, James-Émile Prendergast (!), Adolphe Poisson, Louis-Joseph-Cyprien Fiset, ou Auguste Soular ? Pour ceux-là, et pour tous les autres mieux connus, cette anthologie est un appel à l'aventure, comme on disait. Alors, ne refusons pas de nous y engager car, ici, « c'est le panorama que l'esprit du vertige / déroule à l'infini [...] » (« L'aurore boréale », William Chapman, p. 149).

Un Métis révolutionnaire et poète

Je l'avouerai tout net, je ne suis pas certain que j'aurais compris quoi que ce fût à ce livre de Morisset s'il n'y avait eu la présentation en quatrième de couverture. Je n'ai jamais lu pareille confusion de présentation sur la couverture d'un livre. Ainsi lit-on comme titre : *Poèmes américains*. Or, juste au-dessus, on trouve deux noms d'auteurs : en premier (et en plus petit) Mathias Carvalho ; en second (et en plus gros), Louis Riel. Gêné, confus de mon ignorance en la matière de Carvalho et du poète Riel, j'ouvre. Or, en page 16, on trouve ceci : Mathias Carvalho, *Poesias, Poemas americanos, 1, Riel*. Je m'y perds de nouveau. Je vais lire l'avant-propos de Jean Morisset où il dit que voici « un hommage resté inédit en français et presque introuvable en portugais » qu'un dénommé (et inconnu) Carvalho a consacré au chef métis. Bref, textes de Louis Riel, nenni ? Eh ben si ! En page 148, on trouve la reproduction de la page couverture d'un livre édité à Montréal en 1886 et intitulé *Poésies religieuses et politiques* de Louis « David » Riel. Suivent alors 21 pages de poèmes dudit Riel ; il s'agit en fait d'un long texte consacré à Sir John A. MacDonald, celui-là même qui ordonna la pendaison. Bref,

21 pages de poèmes de Riel, précédées de 23 pages intitulées *Les Métis du Nord-Ouest*, signées aussi Riel, sur un ensemble de 170, c'est bien peu. Et c'est aussi au prix demandé pour l'objet quelque chose de très étonnant.

Le grand énervement en l'affaire vient à Jean Morisset du fait que Louis Riel est, par ledit Portugais, associé « à Tiradentes — le souverainiste du Minas Gerais brésilien (bon, je me confesse : je n'y ai pas grand entendement !) contre le joug colonial de l'Empire portugais, au XVIII^e siècle — et à John Brown, le combattant de la libération des esclaves aux États-Unis ». Carvalho inscrivant ainsi (et j'avoue y perdre mon latin itou, ici plus qu'ailleurs) « d'emblée l'histoire du Canada, c'est-à-dire du Québec, dans le grand mouvement d'émancipation des Amériques ! » (p. 11-12). Le monsieur va plus loin, il écrit :

À côté donc de Pontiac, Toupac Amarou, Toussaint-Louverture ou Émilio Zapata, aussi bien qu'auprès des Bolivar, San Martín et tous les autres, émerge la silhouette de Riel, comme le premier héros de la deuxième vague des grands libérateurs du Nouveau Monde. (p. 51)

Que vient faire la libération du Québec en la matière ? On m'expliquera sûrement. L'ignorance ne demande qu'à être confondue. Mais que valent donc ces vers consacrés à Riel par un Portugais ? Un exemple suffira :

*Mais pour affronter la Grande-Bretagne
Le Canada paraissait si peu réveillé !
Mais le Sauveur ne fuit pas le combat...
Et, aux mains de l'Anglais — il meurt assassiné.
(« Le sacrifice », p. 49)*

Exaltation romantique s'il en est (je crois que Beausoleil approuverait). Bon, en tout cela, les textes de présentation de M. Morisset sont lourds, didactiques, pas toujours très lumineux. En tout cas, rien ici de très transcendant. Quant aux vers de Riel, puisque nous croyions en lisant ce livre y avoir droit, ils sont compassés, rigides :

*Des bons principes ; et que c'est rendre service
De résister aux grands qui font mal. C'est pourquoi
Je baïs en politique autant qu'ailleurs le vice,
Quand même c'est le vice-roi.
L'homme injuste est en paix dans sa maison
d'argile.
Mais elle tombera, car sa case est fragile. (p. 168)*

Je ne crois pas que Louis Riel ait besoin de ces vers, ni de l'aide de M. Morisset pour parfaire sa réputation. Un peu navrant.

